

---

Claire Robert

Docteur en littérature et civilisation françaises (Université Paris 3 - Sorbonne nouvelle)

Contact : [robert.claire@voila.fr](mailto:robert.claire@voila.fr)

---

« L'engagement dans la Protection de la nature et de l'environnement. Les femmes. »  
Séminaire du 14 décembre 2012, MSH – Alpes, Grenoble  
Journée d'étude organisée par le LARHRA et l'AHPNE

---

### **Communication :**

La contribution de l'écrivaine George Sand à l'éveil d'une sensibilité pré-écologique et son engagement pionnier en faveur de la protection de la nature et de l'environnement.

---

### **Préambule**

Nous sommes partis à la recherche d'un patrimoine littéraire méconnu : celui des écrivains français de sensibilité pré-écologiste. Au 19<sup>e</sup> siècle, à l'heure où la société moderne, industrielle et capitaliste impose de nouveaux rapports entre les hommes et la nature, des écrivains éprouvent un nouveau sentiment de la nature et participent aux premières actions en faveur de la protection de la nature et de l'environnement. Cette littérature, souvent au croisement de plusieurs disciplines (littérature, science, philosophie, politique) a joué un rôle déterminant dans l'éveil à un nouveau sentiment de la nature et les écologistes actuels portent en eux, sans le savoir, une part de l'héritage de ces écrivains pionniers. Il s'agit des romantiques héritiers de Jean-Jacques Rousseau mais aussi de certains réalistes et naturalistes de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. En chemin, nous avons croisé George Sand, figure atypique dont les écrits saisissent avec force les enjeux de l'écologie en devenir. Ajoutons que, tout au long de sa vie, elle a su mettre en pratique ses convictions à travers des actions concrètes et des prises de position publiques.

### **Le 19<sup>e</sup> siècle, un siècle de bouleversements**

Rappelons qu'avant le 19<sup>e</sup> siècle et l'avènement de la société dite « moderne », il n'est pas question de protéger la nature. C'est plutôt l'homme qu'il faut protéger de la nature ! La nature fait peur. Ce sentiment s'explique par un mélange de craintes religieuses (les forêts ensorcelées de la tradition biblique), de légendes ancestrales et de dangers réels. La mer emporte les marins, les montagnes sont des « monts affreux », les glaciers sont maudits, etc. La nature n'est pas domestiquée et échappe au contrôle de l'homme. Au regard de ces représentations du passé, le 19<sup>e</sup> siècle opère une véritable rupture. De grands bouleversements expliquent les nouveaux rapports homme/nature : la mise en place de la société industrielle et capitaliste ; l'essor spectaculaire des sciences et des techniques ; le développement des machines ; l'utilisation de nouvelles énergies et notamment des énergies fossiles non renouvelables (révolution énergétique) ; l'exploitation des ressources naturelles et du monde vivant : forêts, plantes, animaux... ; le développement inédit des transports, chemin de fer en tête ; la naissance du tourisme moderne ; le développement des villes, l'urbanisation, l'apparition des grandes cités modernes.

Dès le 19<sup>e</sup> siècle, des savants, des philosophes, des écrivains pressentent les périls liés aux évolutions rapides de la société moderne. Déjà des voix s'élèvent pour dénoncer la transformation du monde vivant, des milieux naturels et des paysages et s'engagent en faveur des premières protections de la nature et de l'environnement. Parmi ces voix, l'une

d'elle est celle de George Sand. « *Car il est temps d'y songer, la nature s'en va* », prévient-elle en 1873. Et dans un passage des Nouvelles Lettres, Sand se montre étonnamment visionnaire :

*A l'homme sans doute est dévolue la mission d'explorer et d'exploiter ; mais l'intelligence lui a été départie pour épargner à propos, prévoir l'avenir et chercher dans la nature même le préservatif de son existence. Les forêts lui avaient été données comme réservoirs inépuisables de la fécondité du sol et comme remparts contre les crises atmosphériques. Il a violé tous les sanctuaires. Plus aveugle et plus ignorant que ses ancêtres, il a porté la hache jusqu'au plus épais de la forêt sacrée. En Amérique, il s'acharne avec fureur contre le monde primitif qui lui livre un sol admirablement nourri et préservé depuis les premiers âges de la végétation. L'œuvre de dévastation s'accomplit. Nous aurons du blé, du sucre et du coton jusqu'à ce que la terre fatiguée se révolte et jusqu'à ce que le climat nous refuse la vie. »<sup>1</sup>*

Et oui, il est déjà question au 19<sup>e</sup> siècle de la surexploitation des ressources naturelles par le genre humain et des menaces de déséquilibres qui entraîneraient une disparition prochaine à la fois de la nature et des hommes !

### **George Sand, figure atypique**

George Sand est une figure atypique du 19<sup>e</sup> siècle et ce à plusieurs égards : de par ses origines sociales (double origine, double appartenance sociale). Elle se disait « *fille d'un patricien et d'une bohémienne* » ; de par son héritage culturel (sa mère est sans instruction tandis que sa grand-mère était femme des Lumières et amie des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle) ; de par son éducation (elle a bénéficié des enseignements d'un précepteur original et peu orthodoxe) ; de par sa perception du genre (« *je ne suis ni homme ni femme, je suis écrivain* », disait George Sand) ; de par son divorce (très rare à l'époque) ; de par sa vie amoureuse (des aventures amoureuses et une liberté qui font scandales) ; de par son métier de journaliste et d'écrivain et son indépendance financière ; de par sa liberté (de pensée, d'agir, de voyager, c'était « *une femme en mouvement* ») ; de par ses engagements dans la vie politique et publique.

Enfin, George Sand était atypique au regard de son engagement pour la protection de la nature et de l'environnement, engagement qui s'est traduit par ses écrits et ses actions.

### **Eveil à la protection du vivant**

« *Nul n'est mieux organisé que moi pour jouir de la vie. Je sympathise avec toutes les beautés, toutes les grâces de la nature. Comme toi, j'examine longtemps avec délices, l'aile d'un papillon. Comme toi je m'enivre du parfum d'une fleur.* »<sup>2</sup>, écrit George Sand dans les Lettres d'un voyageur.

En s'emparant des connaissances naturalistes, elle fait entrer les plantes, les fleurs et les animaux dans la littérature et contribue ainsi à la découverte émerveillée de la diversité terrestre, autrement dit la biodiversité. Elle veut faire partager son émerveillement face à la nature vivante, son amour fraternel pour les plantes et les animaux, ses interrogations quant à la détérioration de l'environnement.

## **1. La botanique enchantée de Sand**

---

<sup>1</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. – 356 p. - (Lettres d'un voyageur tome 2). - p. 295-296.

<sup>2</sup> SAND, George. – Lettres d'un voyageur / introduction, chronologie et bibliographie par Henri Bonnet – Paris : Flammarion, [1834] 2004. – (Nouvelle édition revue et corrigée ; GF 1193). - p.126

**Une véritable passion.** George Sand est passionnée de botanique. Elle contribue à faire entrer cette science ardue dans la littérature. En cela elle est fortement influencée par Jean-Jacques Rousseau. Elle est également initiée par son ami Jules Néraud dit « Le Malgache », naturaliste, homme de science et poète. Il lui apprend à reconnaître les familles de plantes et de fleurs, à soigner un herbier et à apprécier les longues promenades naturalistes ; elle a également des conversations passionnées avec son voisin de La Châtre, Ajasson de Grandsagne, élève de Cuvier. Toute sa vie, Sand entreprend un long et patient apprentissage de la botanique. « *Je botanise encore toute la soirée. Je fais des progrès et l'herbier s'enrichit.* »<sup>3</sup>, écrit-elle dans son agenda en 1860. Elle effectue d'importantes cueillettes et recherches de terrain, notamment en voyage, et saisit toutes les occasions d'étendre ses observations, comme l'attestent les Nouvelles Lettres d'un voyageur : « *Ma seule trouvaille consiste dans un petit ornithogale à fleur unique et à feuilles linéaires canaliculées, dont une démesurément longue. Je n'en trouve nulle part la description exacte, à moins que ce ne soit celui que mes auteurs localisent exclusivement sur le Monte Grosso en Corse* »<sup>4</sup>. George Sand se fait régulièrement envoyer des plantes de toute la France et même d'Amérique du Nord (on lui confie un herbier d'algues encore aujourd'hui en parfait état). Par ailleurs, elle entretient des relations régulières et soutenues avec les scientifiques et naturalistes de son temps. Elle constitue un immense herbier (aujourd'hui conservé) à l'image de celui de Rousseau. « *Moi j'ai repris mon herbier de fond en comble. Quel travail ! Il y a huit jours que j'y suis plongée du matin au soir.* »<sup>5</sup>, écrit-elle à son ami Edmond Plauchut le 15 août 1869.

**Une érudition immense.** Malgré sa fausse modestie, l'érudition de George Sand est immense. Christiane Sand (épouse du fils adoptif d'Aurore Sand, petite-fille de l'écrivain) et Gilles Clément, paysagiste, auteurs de l'ouvrage Le jardin romantique de George Sand<sup>6</sup>, ont sélectionné 74 plantes (sur une première sélection de 195 espèces) citées par George Sand dans ses écrits.

**Réhabiliter le jardin naturel.** Sand n'a cessé de réhabiliter les herbes communes et les mauvaises herbes. On trouve « *des orties, des ronces, de grands bouillons blancs et des asphodèles* »<sup>7</sup> dans les Contes d'une grand-mère. Dans « *Ce que disent les fleurs* », un cœur dénué de préjugés comme celui de son personnage Diane retrouve spontanément l'attrait pour la beauté des plantes non domestiqués. Pour George Sand, c'est bien la culture et le conditionnement social qui nous font préférer certaines plantes à d'autres. Elle réhabilite le jardin naturel, celui des herbes folles et des simples : ancolie, digitale, pervenche et toute une flore sauvage que Sand apprécie particulièrement. Il n'y a pour Sand ni bonnes ni mauvaises herbes et aucune hiérarchie de valeur entre les plantes. « *J'aime mieux une ortie en mon pays qu'un chêne en pays d'étrangers.* »<sup>8</sup>, déclare George Sand dans Les Maîtres sonneurs. Une façon, bien sûr, de secouer les préjugés de son temps sur les « *mauvaises herbes* » et sur les hiérarchies illusoire. Ce n'est certainement pas un hasard si Gilles Clément rend hommage à George Sand dans l'ouvrage collectif Le Jardin romantique de

---

<sup>3</sup> Agenda, 23 août 1860, cité dans SAND, Christiane. – CLEMENT, Gilles. – Le jardin romantique de George Sand / photographies de André Martin. – Paris : Albin Michel, 1995. - p. 164.

<sup>4</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 115.

<sup>5</sup> Cité dans SAND, Christiane. – CLEMENT, Gilles. – Le jardin romantique de George Sand / photographies de André Martin. – Paris : Albin Michel, 1995. - p. 51.

<sup>6</sup> SAND, Christiane. – CLEMENT, Gilles. – Le jardin romantique de George Sand / photographies de André Martin. – Paris : Albin Michel, 1995. – 183 p.

<sup>7</sup> SAND, George. – Contes d'une grand-mère : « Ce que disent les fleurs » / présentation de Béatrice Didier. – Paris : Flammarion, [1873] 2004. – 508 p. – (Collection GF Flammarion ; 1194). – p. 28.

<sup>8</sup> SAND, George. – Les Maîtres sonneurs / édition présentée, établie et annotée par Marie-Claire Bancquart. – Paris : Gallimard, [1853] 1987. – 532 p. – (Collection Folio ; 1139). - p.

## George Sand.

« Entrer dans le jardin de George Sand, c'est se pencher sur la nature avec courage et sympathie. Ce jardin est grand, il s'étend aux paysages lointains, aux voyages, aux flores de la mer ou à celles de l'Amérique, mais c'est à Nohant qu'il prend corps et s'ordonne selon un usage domestique, un potager, un verger, un bois et même, dans la maison où se prolonge la quête botanique, un herbier. »<sup>9</sup>

Gilles Clément, on le sait, est un paysagiste de renommée internationale, un étonnant créateur de « jardins naturels ». Il a totalement renouvelé l'art des jardins du 21<sup>e</sup> siècle et a inventé le concept du « jardin en mouvement », en opposition au jardin clos traditionnel et le concept de « jardin planétaire ». Sa démarche est à la fois artistique et écologique. Pas étonnant qu'il se soit intéressé à la dame de Nohant et à son curieux « jardin littéraire » !

**Respect des plantes.** C'est avec une grande franchise que George Sand réprimande ceux et celles qui ramassent distraitemment les fleurs sans prendre conscience de la portée désastreuse de leur geste. Lors d'une promenade dans « *Le pays des anémones* », aux alentours de Grasse, elle expose son point de vue à ses compagnons de route :

« D'abord un aveu. Vous me saignez le cœur quand vous dévastez avec votre charmante fille une prairie émaillée pour faire une botte d'anémones de toutes nuances qui se flétrit dans nos mains au bout d'un instant. Non, cette fleur n'a plus d'intérêt pour moi, c'est un cadavre qui perd son attitude, sa grâce, son milieu. (...) Ni votre toilette, ni votre beauté n'ajoutent en rien à la beauté et à la toilette de la fleur et, si vous l'aimiez pour elle-même, vous sentiriez qu'elle est l'ornement de la terre, et que là où elle est dans sa splendeur vraie, c'est quand elle se dresse élégante au sein de son feuillage, ou quand elle se penche gracieusement sur son gazon. »<sup>10</sup>

Pour George Sand, la vie des plantes est précieuse. Elle doit être respectée comme toute vie sur terre. Elle ne doute pas d'ailleurs de leur sensibilité.

**Sur la sensibilité des plantes.** Pour Sand, la cueillette des fleurs doit trouver sa raison d'être sans laquelle elle devient un massacre gratuit et inutile. Et ce d'autant plus que tout porte à croire que les plantes souffrent. Dans un passage des Nouvelles Lettres d'un voyageur<sup>11</sup>, la plante meurtrie semble implorer notre pitié et prend des attitudes humanisées (qui incitent à l'identification) :

« Oui, des massacres, car qui vous dit que la plante coupée ou brisée ne souffre pas ? C'est une question qui se pose dans la botanique, et sur laquelle cette fois nos chers savants ont dit d'excellentes choses. Tout les porte à croire à la sensibilité chez les végétaux. Ils supposent cette sensibilité relative, sourdement et obscurément agissante. (...) Ce que nous voyons c'est que le végétal saigne et pleure à sa manière. Il se penche, il se flétrit, il prend un ramollissement qui est d'aspect infiniment douloureux. Il devient froid au toucher comme un cadavre. Son attitude est navrante. »<sup>12</sup>

Puisque les plantes sont vivantes, sensibles, intelligentes, il nous est donc un devoir de les traiter comme des êtres vivants à part entière et de les respecter en tant que tels.

**Les plantes ont une âme.** Pour Sand, influencée par les théories transformistes de Geoffroy Saint-Hilaire, les plantes sont des organismes vivants qui s'ingénient à perpétuer la

---

<sup>9</sup> Gilles Clément, la Vallée, janvier 1995 dans SAND, Christiane. – CLEMENT, Gilles. – Le jardin romantique de George Sand / photographies de André Martin. – Paris : Albin Michel, 1995. – p.88.

<sup>10</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 43.

<sup>11</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - 356 p. - (Lettres d'un voyageur tome 2).

<sup>12</sup> Ibid. - p. 44-45.

vie, qui évoluent et s'adaptent intelligemment aux conditions qui leur sont faites. Écoutons ces propos dans les Nouvelles Lettres d'un voyageur :

*« La véritable vie commence où commence le sentiment de la vie, la distinction du plaisir et de la souffrance. Si la plante cherche avec effort et une merveilleuse apparence de discernement les conditions nécessaires à son existence, - et cela est prouvé par tous les faits, - nous ne sommes pas autorisés à refuser une âme au végétal. »<sup>13</sup>*

**Les plantes, un patrimoine naturel à préserver.** Si George Sand encourage l'échange entre amateurs passionnés de semences rares ou étrangères, c'est avant tout pour conserver et étudier la diversité végétale et enrichir la connaissance d'un patrimoine naturel. Elle-même reçoit des graines et en envoie. Ses romans font régulièrement allusion aux plaisirs des botanistes amateurs qui sèment, conservent, soignent des plantes rares ou insolites (comme le réséda *Jaquini* des Contes d'une Grand-mère<sup>14</sup>). Ils jouent en quelque sorte le rôle de gardiens de la nature. Le patrimoine local doit ainsi être jalousement conservé. Pour Sand, du respect de la diversité des plantes dépend la préservation d'un patrimoine naturel inestimable, utile en chaque région pour la connaissance et le plaisir esthétique. Les plantes sauvages, en particulier, doivent être protégées pour leur caractère certain et durable :

*« Je préfère aux jardins arrangés et soignés ceux où le sol, riche par lui-même de plantes locales, permet le complet abandon de certaines parties, et je classerais volontiers les végétaux en deux camps, ceux que l'homme altère et transforme pour son usage, et ceux qui viennent spontanément. Rameaux, fleurs, fruits ou légumes, cueillez tant que vous voudrez les premiers. Vous en semez, vous en plantez, ils vous appartiennent : vous suivez l'équilibre naturel, vous créez et détruisez ; mais n'abîmez pas inutilement les secondes. Elles sont bien plus délicates, plus précieuses pour la science et pour l'art, ces mauvaises herbes, comme les appellent les laboureurs et les jardiniers. Elles sont vraies, elles sont des types, des êtres complets. »<sup>15</sup>*

**L'acclimatation en question.** George Sand est également prudente face à l'acclimatation des plantes, très en vogue à son époque. L'acclimatation forcée des plantes est d'ailleurs, chez les écrivains comme chez les savants, un sujet de débat. Peu à peu, l'idée que la plante est inséparable du milieu où elle prend vie fait son chemin. Il s'agit d'une notion clé de l'écologie. Pour George Sand, si certaines plantes résistent à la domestication, c'est tant mieux. Cette difficulté éprouve la connaissance du botaniste et la sensibilité du jardinier. Elle rappelle à l'homme que le monde du vivant ne saurait être le jouet de tous ses caprices. Les plantes « rebelles » nous incitent à mieux les observer et à mieux répondre aux exigences de leur bien-être. Comme nous, elles sont dignes des plus grands soins. Comme nous, certaines conditions leur sont favorables, d'autres pas, et comme nous, elles ont parfois le mal du pays :

*« Les fleurs de nos serres ont consenti à vivre en captivité pour nous plaire, pour orner nos demeures et réjouir nos yeux. Elles paraissent fières de leur sort, vaines de nos hommages et avides de nos soins. Nous ne remarquons guère celles qui protestent et dégénèrent. Celles-ci, les indépendantes qui ne se plient pas à nos exigences, sont celles justement qui m'intéressent et que j'appellerais volontiers les libres, les vrais et dignes enfants de la nature. Leur révolte est encore chose utile à l'homme. Elle le stimule et le force à étudier les propriétés du sol, les influences atmosphériques et toutes les conséquences du milieu où la vie prend certaines formes pour creuser de son activité. (...) Pour une foule de charmantes petites indigènes, si nous voulons retrouver le groupement gracieux et*

---

<sup>13</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 137.

<sup>14</sup> SAND, George. – Contes d'une grand-mère / présentation de Béatrice Didier. – Paris : Flammarion, [1873] 2004. – 508 p. – (Collection GF Flammarion ; 1194).

<sup>15</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 48.

le riche gazonnement de la nature, il nous faut reproduire avec grand soin le lit naturel où elles naissent, et c'est par hasard que nous y parvenons quelquefois, car presque toujours une petite circonstance absolument indispensable échappe à nos prévisions, et la plante, si rustique et si robuste ailleurs, se montre d'une délicatesse rechigneuse ou d'une nostalgie obstinée. »<sup>16</sup>

**Méfiance vis-à-vis des premières manipulations du vivant.** A en croire George Sand, l'amélioration de certaines espèces florales s'est beaucoup développée au cours du 19<sup>e</sup> siècle : « Il faut dire que, dans mon enfance, on n'avait pas créé toutes ces variétés de roses que les jardiniers savants ont réussi à produire depuis, par la greffe et les semis. »<sup>17</sup> Pour Sand, « la passion de l'horticulture fait tant de progrès, que peu à peu tous les types primitifs disparaîtront peut-être comme a disparu le type primitif du blé. »<sup>18</sup> L'artificialisation de la nature la laisse dubitative. En admettant qu'elle ne soit pas dangereuse, est-elle au moins utile ? Jusqu'où ira la domestication du vivant et son entrée dans la logique industrielle et consumériste ? Comme l'atteste ce passage des Nouvelles Lettres d'un voyageur, George Sand est consciente des enjeux que représente l'assujettissement du vivant à l'homme moderne :

« Le goût des fleurs s'est tellement répandu qu'il s'en fait une consommation inouïe en réponse à une production artificielle énorme. La plante est entrée, comme l'animal, dans l'économie sociale et domestique. Elle s'y est transformée comme lui, elle est devenue monstre ou merveille au gré de nos besoins ou de nos fantaisies. »<sup>19</sup>

## 2. Les forêts, des réserves de poésie

Au 18<sup>e</sup> siècle, la forêt d'origine n'existe plus. En France, les forêts couvrent une superficie d'environ 8 millions d'hectares (contre 14 actuellement). Au 19<sup>e</sup> siècle, la tendance s'amplifie. Le bois demeure une ressource essentielle pour l'industrie moderne et subit une dangereuse surexploitation. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, un formidable mouvement de reboisement est lancé. Ce phénomène modifie profondément le paysage de certains territoires (Landes de Gascogne, Sologne, Champagne) et développe de « nouvelles forêts » (forêts artificielles, forêts industrielles, forêts de résineux). Ces transformations susciteront débats, conflits et controverses, notamment chez les écrivains. A la fin 19<sup>e</sup> siècle, les données énergétiques se modifient car d'autres ressources se généralisent : gaz naturel, pétrole, électricité, uranium.

**Un sentiment d'irréversibilité.** Pour Sand comme pour beaucoup de ses contemporains, les forêts primitives sont à jamais anéanties. « On replantera, on replante beaucoup, je le sais, mais on s'y est pris si tard que le mal est peut-être irréparable. » Tels sont les propos de déclare George Sand dans son texte adressé au journal Le Temps<sup>20</sup>. Plus loin, elle ajoute : « La plupart des étendues boisées se sont resserrées. Où trouver maintenant la forêt des Ardennes ? »<sup>21</sup>

---

<sup>16</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 48.

<sup>17</sup> « Ce que disent les fleurs » dans SAND, George. – Contes d'une grand-mère / présentation de Béatrice Didier. – Paris : Flammarion, [1873] 2004. – 508 p. – (Collection GF Flammarion ; 1194). - p. 377.

<sup>18</sup> SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. - (Lettres d'un voyageur tome 2). – p. 49.

<sup>19</sup> Ibid. - p. 46.

<sup>20</sup> SAND, George. - Impressions et souvenirs. – Paris : Michel-Lévy frères, 1873. – 363 p. – (Nouvelle édition). - p. 328.

<sup>21</sup> Ibid. - p. 327.

**Une responsabilité vis-à-vis des générations futures.** George Sand introduit la notion de forêts pérennes et de solidarité intergénérationnelle. Il ne fait aucun doute pour elle que les arbres, « *beaux et majestueux jusque dans leur décrépitude, (ils) appartiennent à nos descendants comme ils ont appartenu à nos ancêtres* ». Dans ses Impressions et souvenirs, un chapitre est consacré plus spécifiquement à la forêt de Fontainebleau. George Sand exige de ses contemporains qu'ils aient la loyauté de léguer à leurs enfants un héritage naturel digne de ce nom :

*« Pendant que, de toutes parts, on bâtit des églises fort laides, ne souffrons pas que les grandes cathédrales de la nature dont nos ancêtres eurent le sentiment profond en élevant leurs temples, soient arrachées à la vénération de nos descendants. (...) « Après nous la fin du monde ! » C'est le plus hideux et le plus funeste blasphème que l'homme puisse proférer. C'est la formule de sa démission d'homme, car c'est la rupture du lien qui unit les générations et qui les rend solidaires les unes des autres. »*<sup>22</sup>

**De la santé des forêts dépend celle des poètes et des hommes.** Comme d'autres écrivains, Sand s'élève contre les coupes forestières, reflet de l'inconséquence des hommes et de leur vision à court terme.

*« Comme il se passera encore peut-être des siècles avant que les besoins de la poésie et les exigences de l'art soient pris en considération par les sociétés, il est à présumer que le progrès industriel détruira de plus en plus les plantes séculaires, ou qu'il ne donnera de longtemps à aucune plante élevée le droit de vivre au delà de l'âge strictement nécessaire à son exploitation. »*<sup>23</sup>

Elle est pessimiste quant à l'avenir des forêts et prédit encore bien des ravages causés par l'industrie du bois. Mais les raisons de cette révolte littéraire sont plus profondes qu'il n'y paraît au premier abord. Pour Sand en effet, la déforestation ne représente pas seulement la disparition d'arbres remarquables. Elle menace l'existence même de la poésie dans un monde démythifié, désenchanté. Ainsi, de la même façon qu'à la fin du Moyen Âge, le recul des forêts consacrait symboliquement celui d'une certaine conception mythologique de la nature, l'exploitation forestière des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles renvoie à une inquiétante dé-poétisation du monde. Dans l'ombre des forêts, s'est glissé tout un héritage de représentations antiques, mythiques, symboliques et poétiques que les écrivains comme Sand entendent défendre contre la déforestation. Détruire les forêts, c'est détruire des mondes. Abattre les arbres, c'est supprimer une immense réserve de biodiversité nécessaire à la santé de la planète, mais c'est aussi faire disparaître les sanctuaires de la poésie moderne. Avec sa destruction, c'est tout un pan du rêve littéraire qui s'écroule. Quand les forêts brûlent, les poèmes partent en fumée. De la santé des forêts dépend donc celle des poètes.

**Protection des forêts.** Sollicitée pour adhérer à un « comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau », George Sand prend sa plume pour soutenir ce genre d'initiative et pour s'opposer avec vigueur à un État qui détruit ou menace « *les grandes œuvres du temps et de la nature* ». Très vite elle élargit le débat en rappelant que la protection des arbres concerne le genre humain dans son ensemble :

*« Ne rétrécissons donc pas la question. Tout le monde n'est pas capable de faire une bonne étude des chênes et des grès de Fontainebleau. Tout le monde n'a pas le goût de l'essayer, mais tout le monde a droit à la beauté de ces choses, et il y a beaucoup plus de personnes capables de la sentir que d'artistes intéressés à la traduire. Tout le monde a son grain d'intelligence et de poésie, et il ne faut pas pour cela une grande éducation de développement spécial. Tout le monde a donc droit à la beauté et à la poésie de nos forêts, de celle-là particulièrement, qui est une des belles choses du*

---

<sup>22</sup> Impressions et souvenirs. – Op. cit. – p. 330.

<sup>23</sup> Ibid. – p. 278.

*monde et la détruire serait, dans l'ordre moral, une spoliation, un attentat vraiment sauvage à ce droit de propriété intellectuelle qui fait de celui qui n'a rien que la vue des belles choses, l'égal, quelquefois le supérieur de celui qui les possède. »<sup>24</sup>*

Pour George Sand, les forêts sont donc des biens naturels inaliénables, un patrimoine commun nécessaire à tous : enfants ou adultes, riches ou prolétaires, paysans ou notaires, épiciers ou laboureurs, savants ou artistes... Elles représentent une étape décisive dans l'éducation de l'enfant à travers l'initiation au respect religieux de la vie, de même qu'elles sont un sanctuaire apaisant pour l'adulte qui y développe sa sensibilité et satisfait son besoin de « *jouissance calme et durable* ». De la santé des forêts dépend finalement notre santé physique et psychique.

Il ne s'agit donc pas seulement pour George Sand d'alerter l'opinion sur la pénurie prochaine du bois ou sur une mauvaise gestion des forêts, mais bien de revendiquer comme un droit universel la protection des forêts en tant que temples de silence, de recueillement, de rêverie et de grandeur indispensables aux développements présents et futurs de tous les humains :

*« En attendant que l'humanité s'éclaire et se ravise, gardons nos forêts, respectons nos grands arbres, et, s'il faut que ce soit au nom de l'art, si cette considération est encore de quelque poids par le temps de ruralité réaliste qui court, écoutons et secondons nos vaillants artistes ; mais nous tous, protestons aussi, au nom de notre propre droit et forts de notre propre valeur, contre des mesures d'abrutissement et d'insanité. Pendant que, de toutes parts, on bâtit des églises fort laides, ne souffrons pas que les grandes cathédrales de la nature dont nos ancêtres eurent le sentiment profond en élevant leurs temples, soient arrachés à la vénération de nos descendants. »<sup>25</sup>*

Pour Sand, la destruction des forêts est donc un acte barbare qui vole l'Humanité d'un bien commun, indispensable à la santé physique et psychique des sociétés humaines.

### **3. Les animaux : redécouverte, respect, défense**

**Les oiseaux-totems.** Chez Sand, les oiseaux occupent une place de choix : ils sont en quelque sorte ses animaux totems. Cette singularité s'explique par une mythologie personnelle : elle a en quelque sorte un lien de parenté avec eux. Pour le comprendre, il faut se rappeler que son grand-père maternel, Antoine Delaborde, était maître oiselier. Il vendait des serins et des chardonnerets sur le quai aux oiseaux de Paris. Et sa mère avait elle aussi des affinités particulières avec ces animaux, don qu'elle a transmis à son tour à George Sand. C'est ce qu'elle confie dans son livre autobiographique Histoire de ma vie :

*« Je tiens ce don de ma mère, qui l'avait encore plus que moi, et qui marchait toujours dans notre jardin accompagnée de pierrots effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons babillards, vivant sur les arbres en pleine liberté, mais venant becqueter avec confiance les mains qui les avaient toujours nourris. Je gagerais bien qu'elle tenait cette influence de son père, et que celui-ci ne s'était point fait oiselier par un simple hasard de situation, mais par une tendance naturelle à se rapprocher des êtres avec lesquels l'instinct l'avait mis en relation. »<sup>26</sup>*

George Sand raconte qu'elle a élevé chez elle deux fauvettes, un rouge-gorge et même un milan royal. A Venise, elle vit en tête à tête avec un sansonnet puis avec une grive. Et on se rappelle de l'épisode de la fauvette tombée du nid qu'elle raconte dans son Journal intime : « *Pauvre petite misérable fauvette, grosse comme une mouche, pesante comme une plume, tombée du nid hier soir avant que tes ailes soient poussées, et déjà installée sur mon doigt,*

---

<sup>24</sup> Impressions et souvenirs. – Op. cit. – p. 319.

<sup>25</sup> Ibid. - p. 329-330.

<sup>26</sup> SAND, George. – Histoire de ma vie / présentation et notes par Damien Zanone. – Paris : Flammarion, [1854-1855] 2001. – (GF Flammarion ; tome 1 ; 1139). - p.57-58.

*dans mes cheveux, béquetant ma main et venant à moi quand je t'appelle. »* Le regard de Sand s'attendrit car « *il y a pourtant, dans cet atome emplumé, une parcelle d'intelligence et d'amour* » ; et lorsque l'oiseau vient picorer jusque sur ses manuscrits, le cœur de l'écrivain est conquis : « *Il n'a pas pu écrire trois lignes aujourd'hui : l'objet de son amour n'a fait que gambader sur sa plume, sautiller sur son papier et faire quelque chose de pire sur son nez auguste.* »<sup>27</sup> La romancière voue un véritable culte à l'oiseau et n'est jamais à cours d'arguments pour le défendre :

*« Mais l'oiseau, je le soutiens, est l'être supérieur dans la création. Son organisation est admirable. Son vol le place matériellement au-dessus de l'homme, et lui crée une puissance vitale que notre génie n'a pu encore nous faire acquérir. Son bec et ses pattes possèdent une adresse inouïe. Il a des instincts d'amour conjugal, de prévision et d'industrie domestique ; son nid est un chef-d'œuvre d'habileté, de sollicitude et de luxe délicat. C'est la principale espèce où le mâle aide la femelle dans les devoirs de la famille, et où le père s'occupe, comme l'homme, de construire l'habitation, de préserver et de nourrir les enfants. L'oiseau est chanteur, il est beau, il a la grâce, la souplesse, la vivacité, l'attachement, la morale, et c'est bien à tort qu'on en fait souvent le type de l'inconstance. »*

Ce passage résume à merveille la conception de l'oiseau chez Sand. Dans Teverino<sup>28</sup>, elle donne aux oiseaux une place importante. Le voyage aux confins de la France et de l'Italie se fait en compagnie d'une jeune oiselière dont on admire le talent et la science. La fillette attire à elle toutes sortes d'oiseaux : moineaux, fauvettes, linottes, bouvreuils, merles, ramiers, hirondelles et jusqu'aux aigles des montagnes. Dans Les Contes d'une Grand-mère<sup>29</sup>, ce sont les oiseaux de mer qui donnent des « ailes de courage » au pauvre Clopinet. On retrouve ici l'idée chère à George Sand selon laquelle certains êtres ont une parenté avec l'oiseau : « *L'homme-oiseau, c'est l'artiste* »<sup>30</sup>, dit-elle dans Histoire de ma vie.

**L'intelligence animale.** George Sand n'a cessé de réhabiliter le génie propre aux animaux, des mammifères (elle parle souvent de l'intelligence de son fidèle chien Fadet) en passant par les oiseaux et les insectes. Une passion qu'elle saura transmettre à son fils Maurice qui est passionné d'entomologie. Dans Promenades autour d'un village<sup>31</sup>, elle effectue une marche autour de Gargillesse en compagnie d'un artiste naturaliste et d'un entomologiste. Comme pour les plantes, elle croit en un génie propre à tous les êtres vivants, animés ou inanimés, et s'inscrit en faux contre la vision fixiste de la nature. La découverte des chrysalides lui sert de prétexte pour rappeler son point de vue sur la question :

*« Ces êtres non domesticables, que l'on croit invariablement soumis aux lois générales et inflexibles de l'instinct, sont donc susceptibles de modifier le premier de tous les instincts, celui de l'alimentation, en raison des ressources que leur offre le milieu où ils se trouvent. Gordius doit vivre sur les bruyères, et pourtant il n'y a pas de bruyères dans la région où nous l'avons rencontré. Que mangent donc ici les chenilles d'Algira et de Gordius ? Grande question de nos entomologistes ; question qui fait rire au premier abord, mais qui se rattache à une question fondamentale en histoire naturelle et même en philosophie : à savoir si certains animaux obéissent aveuglément à des nécessités fatales, ou s'ils ont, dans la mesure de leurs besoins, le discernement raisonné qu'on leur refuse. Moi, je penche pour la dernière hypothèse. »*

**Empathie pour le Vivant.** A travers son attitude contemplative, l'écrivaine George Sand a une grande propension à l'empathie qui est une façon de « *regarder en s'absorbant dans la*

---

<sup>27</sup> Ibid. - p. 140.

<sup>28</sup> SAND, George. – Teverino / préface de Martine Reid. – Arles : Actes Sud, [1845] 2003. – 258 p. – (Collection Babel ; 437).

<sup>29</sup> Op. cit.

<sup>30</sup> Op. cit.. - p. 59.

<sup>31</sup> SAND, George. - Promenades autour d'un village. - Paris : Michel-Lévy frères, 1866. - 256 p. - (Collection Michel-Lévy). - (document numérique BNF Gallica).

vue de l'objet »<sup>32</sup>. On retrouve dans de nombreux textes cette capacité à s'identifier à autrui, à ressentir ce qu'il ressent. Elle éprouve une profonde empathie au contact des animaux, des plantes et jusqu'aux paysages et aux règnes inanimés du vivant. Les frontières classiques qui séparent les vivants s'effacent et l'écrivaine se sent devenir elle-même animal, plante, rocher et même montagne, nuage ou rivière. Dans son Journal intime<sup>33</sup>, George Sand fait part de ce sentiment naturel et heureux qui naît de l'identification avec les autres vivants :

*« Se sentir animal, végétal et minéral et se plonger dans cette sensation n'est pas une chose dégradante, dire pourquoi il est bon de sentir toute la vie à nous comme se manifester en soi, en même temps que la vie supérieure que nous ne faisons que rêver ou pressentir. »<sup>34</sup>*

Mais elle reconnaît la difficulté à exprimer et à partager cette expérience panthéiste et quasi mystique au cours de laquelle l'individu connaît un sentiment confus de dissolution dans la nature. En 1863, dans une lettre adressée à Charles Edmond, elle s'interroge sur cette faculté exacerbée à l'empathie :

*« Cela arrive certainement à tout le monde, mais je voudrais rencontrer quelqu'un qui pût me dire : « Cela m'arrive aussi de la même manière. Il y a des heures où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme et sensations changeantes, mobiles, indéfinies ; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je plane avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille dans les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout ce qui est le milieu d'un développement qui est comme une dilatation de mon être. » (...) »<sup>35</sup>*

George Sand n'est évidemment pas la seule à vivre une telle expérience. Elle rejoint ainsi le vieux rêve romantique qui abolit la séparation entre le Moi et le Monde. Car pour découvrir la beauté du monde, il faut peut-être la porter en soi-même et se fondre dans l'univers, s'y oublier, s'y abîmer...

**Une grande famille solidaire et une nouvelle éthique du vivant.** Pour Sand, il existe une chaîne ininterrompue des êtres. Le chien héros des Contes d'une Grand-mère a été, dans ses vies antérieures, poisson, grenouille, papillon et même pierre. D'ailleurs, les papillons ne sont que *« des fleurs envolées »*<sup>36</sup>. Monsieur « Lechien » fait alors cette étonnante révélation :

*« Je ne me rappelle pas mon existence minérale ; pourtant je l'ai subie comme vous tous et il ne faudrait pas croire que la vie inorganique soit tout à fait inerte. Je ne m'étends jamais sur une roche sans ressentir à son contact quelque chose de particulier qui m'affirme les antiques rapports que j'ai dû avoir avec elle. Toute chose est un élément de transformation. La plus grossière a encore sa vitalité latente dont les sourdes pulsations appellent la lumière et le mouvement : l'homme désire, l'animal et la plante aspirent, le minéral attend. »<sup>37</sup>*

Sand rappelle que c'est notre *« orgueil démesuré »* et l'étroitesse de nos conceptions qui nous hissent au sommet de la Création : *« Nous sommes ni rois ni esclaves : nous sommes les membres d'une grande association qui s'appelle le monde, rien de plus, rien de moins. »*<sup>38</sup>

---

<sup>32</sup> Voir « contemplation » dans l'ouvrage de REY, Alain (sous la dir.) – Dictionnaire historique de la langue française / par Alain Rey, Marianne Tomi, Tristan Hordé, Chantal Tanet. – Paris : Dictionnaires Le Robert, 1993. – p. 484. - (vol. 1).

<sup>33</sup> SAND, George. – Journal intime / texte posthume publié par Aurore Sand. – Paris : Le Seuil : L'École des loisirs, [posthume, 1926] 1995. – 210 p. - (Collection L'école des lettres).

<sup>34</sup> Ibid. - p. 183.

<sup>35</sup> SAND, George. - Impressions et souvenirs. - Op. cit. - « Lettre à Charles Edmond », 23 janvier 1863. - p. 8.

<sup>36</sup> SAND, George. - Contes d'une grand-mère : « Le Chien et la fleur sacrée ». - Op. cit. - p. 315.

<sup>37</sup> Ibid. - p. 316.

<sup>38</sup> SAND, George. - Impressions et souvenirs. – Paris : Michel-Lévy frères, 1873. – 363 p. – (Nouvelle édition). - « Fontainebleau, août 1837 » - Lettre III. - p. 48

Au 19<sup>e</sup> siècle, la vision anthropocentrique se fissure, tout comme le principe d'une hiérarchie entre les êtres vivants. Deux visions fondatrices sont mises à mal : celle de la religion qui transforme les animaux en esclaves, celle de la science qui en fait des machines.

## Conclusion

Tandis que les scientifiques établissent l'inventaire des espèces et la carte du Vivant, des écrivains pionniers comme Sand dressent la liste de leurs forêts, de leurs plantes et de leurs animaux et plaident pour eux en vertu de leur valeur intrinsèque, de leur beauté sacrée, de leur droit inaliénable à la vie. En ré-enchantant les sciences du vivant, George Sand participe à l'éveil de la protection de la nature et de l'environnement et à l'émergence d'une sensibilité pré-écologique. En effet, il ne saurait y avoir de protection de la Nature et de l'environnement sans un intérêt vrai pour le monde vivant, sans regard attentif, compréhensif et humble envers les autres formes de vie, sans émotion et émerveillement face au spectacle de la vie végétale, animale et minérale, sans prise de conscience d'une solidarité dans les destinées des êtres vivants sur Terre.

## Bibliographie

SAND, George (1804-1876). – Lettres d'un voyageur / introduction, chronologie et bibliographie par Henri Bonnet – Paris : Flammarion, [1834] 2004. – 318 p. – (Nouvelle édition revue et corrigée ; GF 1193).

SAND, George. – Le Péché de Monsieur Antoine / texte établi, présenté et annoté par Jean Courrier et Jean-Hervé Donnard. – Meylan : Les Editions de l'Aurore, [1845] 1982. – 415 p.

SAND, George. – François le Champi. – Paris : Grands Ecrivains, [1848] 1992. – 188 p. (Grands Ecrivains choisis par l'Académie Goncourt ;125).

SAND, George. - La Ville noire / texte établi, présenté et annoté par Jean Courrier. – Clermont-Ferrand : Edition de Borée, [1860] 2000. – 174 p.

SAND, George. - Monsieur Sylvestre / présenté par Simone Vierre - Paris-Genève : Slatkine Reprints, [1860] 1980. - (Collection Ressources). - 338 p.

SAND George. – Journal d'un voyageur pendant la guerre / édition présentée par Michelle Perrot. – Paris : Le Castor Astral, [1871] 2004. – 205 p. – (Collection « Les inattendus »).

SAND, George. - Impressions et souvenirs. – Paris : Michel-Lévy frères, 1873. – 363 p. – (Nouvelle édition).

SAND, George. – Nouvelles Lettres d'un voyageur. – Paris : Calmann Lévy Editeur, 1877. – 356 p. - (Lettres d'un voyageur tome 2).

SAND, George. – Journal intime / texte posthume publié par Aurore Sand. – Paris : Le Seuil : l'École des loisirs, [posthume, 1926] 1995. – 210 p. – (Collection L'école des lettres).

SAND, George. – Lettres d'une vie / choix et présentation de Thierry Bodin. – Paris : Gallimard, 2004. – 1312 p. – (Collection Folio Classique ; 4061).